

*Les Polonais dans la Légion étrangère.* — On nous communique le livre de M. ROGER DE BEAUVOIR sur la *Légion étrangère* et nous en détachons ce qui a trait au rôle des Polonais dans l'histoire de cette vaillante légion qui a rendu tant de services à la France. Nous regrettons seulement que l'auteur n'ait pas pu nous renseigner plus complètement sur la part prise par nos nombreux compatriotes aux combats livrés dans tous les coins du monde par cette légion, et nous espérons que nos lecteurs nous enverront à ce sujet des documents nouveaux nous permettant de combler cette lacune.

« Le 10 mars 1831, dit Roger de Beauvoir, en vertu d'une ordonnance royale, voilà la légion créée. L'article 2 portait que chaque compagnie serait autant que possible composée d'hommes de la même nation, parlant la même langue. Cette prescription fut observée et les sept bataillons de la Légion furent ainsi composés :

- 1<sup>er</sup> bataillon : hommes ayant servi sous la Restauration dans les régiments suisses et dans le régiment étranger dit « de Hohenlohe » ;
- 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons : Suisses et Allemands ;
- 4<sup>e</sup> bataillon : Espagnols ;
- 5<sup>e</sup> bataillon : Italiens ;
- 6<sup>e</sup> bataillon : Belges et Hollandais ,
- 7<sup>e</sup> bataillon : Polonais... »

« Le nombre des réfugiés étrangers réunis à Alger pour y être enrégimentés de par la loi de 1831 était de 6,000. Un vieux colonel suisse du premier empire, Stoffel, fut chargé, avec le lieutenant-colonel KOMIEROWSKI de régler le premier rassemblement. »

Après le colonel Stoffel, vint le colonel Combes, tué à la prise de Constantine, puis de Mollenbech, puis Bernelle envoyé avec la Légion, au secours de la reine Isabelle et de la régente la reine Christine contre les Carlistes. Le commandement passa ensuite du colonel Lebeau au colonel Conrad . Celui-ci ne devait pas le conserver longtemps. A Barbastro, après une lutte acharnée contre les forces carlistes, l'infortuné officier tombait frappé d'une balle au front.

Nous passons ensuite en Orient, à l'Alma. « La journée du 1<sup>er</sup> mai 1855 fut particulièrement glorieuse pour la Légion. Elle repoussa tous les assauts, enleva tous les ouvrages de contre-approche et s'empara de huit mortiers. Mais de grands vides se font dans ses rangs. Le colonel Viénot, qui commande le 1<sup>er</sup> régiment, tombe l'épée à la main. Le capitaine Demailly a l'épaule emportée par un biscaien. Comme on lui remettait la croix : « Il est trop tard, dit-il, envoyez-la à ma vieille mère ». Le capitaine MOKREWSKI (?), désigné pour partir le lendemain et prendre à Gallipoli le commandement d'une compagnie de dépôt, veut avoir l'honneur de commander une dernière fois ses hommes : il est tué. » Et plus loin : « Ces deux glorieux combats du 1<sup>er</sup> et du 2 mai 1855 valurent aux régiments étrangers *vingt-neuf citations* à l'ordre général de l'armée. A Sébastopol, la Légion fournit ces *enfants perdus* dont les pointes audacieuses firent tant de mal aux Russes. Ceux-ci les avaient dénommés les *ventres de cuir*, à cause de la grande cartouchière d'Afrique suspendue à leur cou. »

Ici cependant pas de noms polonais ; pas davantage dans l'expédition de Kabylie de 1857, pas plus que dans la campagne d'Italie de 1859. Il y a là sans aucun doute des lacunes à combler.

Nous arrivons à la guerre du Mexique : « Par suite du licenciement du 1<sup>er</sup> régiment (qui permit à grand nombre de Polonais de la Légion de s'enrôler quelque temps après dans l'insurrection de 1863, nos deux camarades, morts en Pologne, Narkiewicz Adolphe et Gasztowtt Bronislas étaient de ce nombre), le 2<sup>e</sup> devenait *régiment étranger* et, au mois de février 1863, s'embarquait à Mers-el-Kébir pour le Mexique, où il était appelé à faire

partie, avec le 7<sup>e</sup> de ligne, d'une brigade de réserve, aux ordres du général Forey. » Du récit de la bataille de Camaron (30 avril 1863), « une lutte de géants », dit le maréchal Forey, nous détachons le passage suivant : « Par les soins du capitaine Danjou, une escouade fut placée à chacune des deux entrées du *corral* (cour intérieure); deux autres occupèrent la chambre avec mission de surveiller les ouvertures du bâtiment qui donnaient sur la route; une autre fut chargée de garder la brèche. Un moment, on voulut créneler le mur qui faisait face aux portes d'entrée, mais il était si épais, si bien construit de paille, de sable et de cailloux, qu'on n'y put percer que deux trous à grand'peine; personne n'y demeura. Enfin le sergent MORZICKI (*sic*), un Polonais, fut envoyé sur les toits avec quelques hommes pour observer les mouvements de l'ennemi. Le reste de la compagnie prit place en réserve entre les deux portes ayant l'œil sur les quatre coins de la cour et prêt à se porter partout où le danger deviendrait trop pressant. Il pouvait être neuf heures et demie. Tout à coup un officier mexicain, un mouchoir blanc à la main, nous somme de nous rendre. — Jamais, répond Danjou. Alors le feu éclate partout à la fois; nous sommes à peine un contre dix et, si l'attaque eût été dès lors vigoureusement conduite, je ne sais pas trop si nous eussions pu y résister. Heureusement, nous n'avons affaire qu'à des cavaliers, forcés de mettre pied à terre... Dans la chambre surtout, la lutte est épouvantable... Danjou semble se multiplier. Vers onze heures, une balle l'atteint en pleine poitrine, il tombe foudroyé. Le sous-lieutenant Vilain prend le commandement. Un renfort arrive aux Mexicains. L'assaut commence. Le premier élan des Mexicains est terrible; de tous côtés, ils se ruent pour pénétrer dans la cour: « Dehors les chiens de Français! A bas la France! » Il est deux heures et demie. A ce moment Vilain tombe raide mort. Le commandement passe au porte-drapeau Maudet. Les Mexicains mettent le feu aux hangars extérieurs. Le colonel mexicain Milan fait adresser une troisième sommation aux assiégés. « Non, mille fois non, ne nous rendons pas! » L'assaut recommence. A la principale issue, il reste un homme, le caporal Berg; il est pris. Quatre légionnaires, Kawasseg, GORSKI (*sic*), Pinzenger et Magnin défendent la brèche; ils sont enveloppés, entraînés, désarmés. « Je me trouvais, dit Maine, entre le sergent MORZICKI, placé à ma gauche, et le sous-lieutenant Maudet, à ma droite. Tout à coup Morzicki reçut à la tempe une balle partie du coin de la brèche; son corps s'inclina et sa tête inerte vint s'appuyer sur mon épaule. Je me retournai et le vis face à face, la bouche et les yeux grands ouverts. — Morzicki est mort, dis-je au lieutenant. — Bah! fit celui-ci froidement, un de plus; ce sera bientôt notre tour, et il continua de tirer. Je saisis à bras le corps le cadavre de Morzicki, je l'adossai à la muraille et retournai vivement ses poches pour voir s'il lui restait des cartouches; il lui en restait deux, je les pris. Nous n'étions plus que cinq. » Ils chargent à la baïonnette, un d'eux est tué; Maudet lui-même est grièvement blessé et renversé. Les autres sont entourés. La lutte avait duré dix-huit longues heures. « Tel est ce glorieux fait d'armes, où 65 hommes de l'armée française sans eau, sans vivres, sans abri — en rase campagne — sous les ardeurs d'un soleil meurtrier, tinrent en échec près de 2,000 Mexicains. » Gorski obtint la médaille militaire.

Nous arrêtons ici à regret ces extraits. Nous n'avons voulu citer que ce qui concernait directement nos compatriotes. Nous espérons donner une suite à ces notes sur les *Polonais dans la Légion étrangère*.

---